

I

Le jour se levait à peine sur les vallons boisés. Une lumière blafarde éveillait la contrée, comme malgré elle. Il était plus de six heures en ce jour de juillet 1815. Après deux semaines de chaleur accablante, le temps était devenu maussade. De lourds nuages recouvraient la région telle une houle paresseuse. Il pleuvait depuis quatre jours sur les vallées de l'Indre et du Loir. Les sols regorgeaient d'eau, les arbres dégouttaient à en mourir. Même loin de toute habitation, la nature hésitait à s'ébrouer. On entendait de rares psalmodies de grives. Il fallait tendre l'oreille afin de percevoir l'aboïement des faons nouveaux-nés. De loin en loin, on pouvait apercevoir quelques équipes de journaliers, débutant leur labeur aux champs. Ils étaient par groupes de six, leurs outils sur l'épaule et les sabots s'enfonçant lourdement dans les chemins transformés en marais. Tous portaient un chapeau à large bord en mauvais cuir qui les faisait ressembler à de grands champignons des prés.

A quelques centaines de mètres de là, un petit promontoire boisé dominait le vallon. Emergeant de sous sa capote en lambeaux, un homme se mit à tousser longuement. Il secoua le vêtement trempé, quoiqu'imperméable. La qualité du tissu d'avant les grandes campagnes le protégeait au moins de ça. Il lissa son épaisse moustache de ses doigts noirs et toussa encore. La faim le torturait horriblement depuis deux jours. Ne pouvant faire le moindre feu de peur d'être repéré, il se voyait contraint de manger des fruits et des racines. Son cheval ne connaissait pas ce genre de problèmes. Il leva la tête et vit l'animal qui l'observait : impassible et tranquille. La bête était d'une

robustesse à toute épreuve mais les réveils de l'homme devenaient de plus en plus douloureux. Il resta assis un moment, écoutant le souffle d'une légère brise, reniflant les humus saturés d'humidité. Un café bien noir lui aurait ensoleillé l'estomac. Il n'en disposait plus depuis plus d'une semaine. Le peu qu'il avait réussi à conserver s'était renversé dans les fontes de sa selle. Même dans les plaines du Württemberg, pareille avanie ne lui était pas arrivée.

Passablement abrité par une voûte d'arbres feuillus, le soldat, un officier de l'armée napoléonienne n'avait pas eu à souffrir des intempéries nocturnes. Sa parfaite connaissance du terrain et de la vie, sa vie, en des conditions parfois extrêmes, l'immunisait des divers soucis liés à l'inconfort. Il venait de passer un peu plus de deux années sans dormir sous un toit. Il en avait même perdu la sensation procurée par le contact de vrais draps à même la peau. Il avisa la flasque de cuivre qu'il tenait serrée dans la doublure de sa vareuse, elle aussi en piteux état. Il en dévissa le bouchon et ingurgita rapidement une gorgée d'alcool. Il ne savait plus de quel alcool il pouvait s'agir, ayant rempli, mélangé, renversé le contenu à de multiples reprises. La chute du liquide dans son ventre le fit grimacer. Cette simple lampée constituant son unique repas de la matinée, parfois de la journée, il souffrait de plus en plus fréquemment de ces brûlures. En l'état actuel de sa situation, il eut été bien incapable de s'en passer. Il se dressa péniblement sur ses jambes et entreprit de boire un peu d'eau. Elle, au moins ne faisait pas défaut. S'il pouvait se passer de manger pendant plusieurs jours, il savait d'expérience que boire lui était indispensable. Il se souvenait d'événements terribles où les hommes de son escadron avaient marché sans relâche pendant douze jours, jusqu'à dix lieues du lever au coucher du soleil, sans autre pitance qu'un morceau de lard séché. Il avait alors observé que ceux qui buvaient de l'eau en abondance résistaient mieux. Juché sur son cheval, il avait moins ressenti la fatigue et en avait éprouvé un sentiment de honte qui le distinguait des autres

officiers. Guillaume Féraud n'était pas et n'avait jamais été comme les autres.

La température de l'air s'avérant clémente, il se dévêtit complètement pour faire un semblant de toilette. Cela aussi, faisait partie des mesures indispensables à une vie meilleure. Il arracha quelques touffes d'herbe trempées et entreprit de se frictionner vigoureusement le corps. Cela eut également pour effet d'assouplir ses membres encore endoloris. Il frotta de plus en plus fort, jusqu'à ce que sa peau devienne rouge, insistant particulièrement sur ses pieds. Il s'arrêta brusquement, stoppant son geste à hauteur de sa poitrine. Il renifla la poignée de plantes qu'il venait d'arracher sans prendre garde. De la menthe sauvage. Il en avait plein les mains. La friction sur son épiderme avait libéré son enivrant parfum. Il regarda autour de lui. Le sol en était couvert sur une surface de plusieurs mètres carrés. Il s'empara de son coutelas et entreprit de faucher ce petit arpent avec énergie. La journée ne s'annonçait pas si mauvaise. Totalement nu à quatre pattes dans la menthe détrempée, il se délecta de cet exercice imprévu. Il achevait de se réchauffer le corps et les membres. Ses articulations retrouvaient souplesse et agilité. Ce qui eut pour effet d'accentuer sa faim. Il grimaça une fois encore sans cesser son geste de faucheur. Son couteau, ramassé à la suite d'une échauffourée dans les sables brûlants du désert égyptien, tranchait comme un rasoir. Il eut vite accumulé un tas conséquent de la plante aromatique. S'emparant d'une bonne touffe de plante, il la porta à ses lèvres et mordit les tendres feuilles avec voracité. Le parfum le désaltéra et le jus acide le combla d'aise. Il renouvela le geste autant de fois qu'il jugea bon, sachant pertinemment que cela ne remplacerait pas un solide repas.

La situation n'était certes pas nouvelle depuis qu'il avait quitté Paris. Evitant les grandes routes, chevauchant parfois la nuit, l'arrêté du 25 juin lui avait porté, et à bien d'autres encore, un coup terrible. De héros ils étaient de-

venus parias. Quoiqu'il ait ressenti à maintes reprises la défiance et la lassitude dans le comportement des aubergistes et des fermiers, au cours des derniers mois. Deux années auparavant on les acclamait, par crainte ou par ferveur patriotique. Il y avait quatre mois de cela, un villageois alsacien avait craché sur les bottes de son ami, le commandant De Torquat. Cela n'avait plus eu de cesse. L'hostilité à leur égard, ou à l'égard de celui qu'ils étaient censés représenter, avait crû de manière étonnante. Lui-même s'était vu contraint de dégainer son sabre à deux reprises face à un groupe de jeunes fermiers. Il fallait se faire une raison : la Grande Armée ne faisait plus rêver.

Quinze années de dures campagnes n'avaient jamais affecté son moral. Des nuits passées par trente degrés en dessous de zéro autour d'un feu misérable. Des repas dignes de ce nom un jour sur trois. Des progressions difficiles avec de la boue jusqu'aux genoux des chevaux. Il avait vécu, enduré tout cela avec un certain stoïcisme, voire un enthousiasme déguisé. Il savait, tous savaient qu'au bout, il y avait la victoire, l'ennemi en déroute, les villes ouvertes et l'espoir d'un empire sans cesse plus puissant. Depuis dix jours qu'il voyageait seul, dans l'espoir de retrouver le régiment du général Gilly à Nîmes, il en avait assez. Le traité du 3 juillet avait contraint les troupes françaises à se retirer au-delà de la Loire. Il avait d'abord suivi quelques éléments de la division du général Framond ; au début. Outre le grade, il avait toujours respecté l'homme. Puis il s'était vite rendu compte que tout cela ne mènerait à rien. Celui qui les avait mené pendant toutes ces années n'était plus là. C'en était fini, ou quasiment. Bientôt ils ne seraient plus soldats. Il le sentait. Il avait lu la défaite et la résignation dans les yeux du général. La fuite n'avait jamais été privilégiée parmi ses choix tactiques. Il préférerait, il avait toujours préféré le combat. Fut-il perdu d'avance. Qu'y avait-il à la fin de tout cela ? Guère de perspective d'espoir. Il se devait de le reconnaî-

tre : l'hiver russe les avait crucifiés aussi sûrement qu'une bordée de canons.

Pourtant, dès la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur à Juan, l'espoir était revenu parmi ceux qui n'avaient pas encore juré allégeance aux Bourbons. Il en avait fait timidement partie. Il ne possédait ni terres ni fortunes qui pussent lui permettre de se ranger parmi les fervents de la royauté. Il n'avait pour lui que sa bravoure de soldat et sa grande dextérité à manier le sabre. Cela lui avait valu des honneurs, la reconnaissance de ses supérieurs gradés, le respect de ses hommes mais aussi quelques revers. Guillaume Féraud avait atteint le grade de capitaine d'une compagnie de dragons à trente ans. Il en avait quarante à présent. A son âge, après toutes ces campagnes, bon nombre de ses condisciples du camp de Boulogne avaient été fait colonel. Lui, était resté sur le bord de la route. Une ou deux histoires d'honneur réglées en duel et quelques prises de position dans une stratégie de bataille avaient définitivement barré sa carrière. Même si sa loyauté n'avait jamais été prise en défaut, on ne pouvait admettre sa conception du commandement. L'honneur, toujours l'honneur, qu'il avait érigé en code de vie.

Il semblait que ce concept ne fut plus de mise dans les rangs des officiers. Lui n'avait pas changé. Depuis son incorporation, depuis ses premiers galons de lieutenant, il n'avait jamais dévié d'un iota son sens de la religion : sa religion. C'était, disait-il, la seule manière de reconnaître l'homme de l'animal dans les combats âpres. Le sens de l'engagement total, de la parole donnée et celui, plus important que tout, du sacrifice ultime. On s'était gaussé de ses principes d'un autre âge. On avait ri de cette rigidité morale. Mais on ne pouvait qu'admirer son sens inné du combat, son implication physique dans chaque bataille et son mépris de la mort. Il y avait les autres officiers et lui. L'admiration avait d'abord suscité la convoitise, qui avait généré naturellement de la jalousie. Et la haine de certains hauts gradés à son égard était devenue bien réelle. Le capi-

taine Féraud était à part : il n'avait cure des états d'âme de ses compagnons d'armes. D'ailleurs, peu lui importait tout ce qui se rattachait de près ou de loin à la routine des garnisons. L'intendance, le quotidien du militaire en temps de repos, les effets de cour auprès des généraux : tout cela lui était étranger. Un monde auquel il n'avait pas accès.

Sa conception de la chose militaire se réduisait à deux principes de base. Un soldat se bat. C'est un guerrier. Lorsqu'il ne se bat pas, il s'aguerrit par l'exercice quotidien. Fort de ses préceptes, il avait « éduqué » les hommes placés sous son commandement. Et au fil des campagnes, au gré des batailles et escarmouches, ces hommes étaient devenus particulièrement redoutables. Craints et raillés à la fois, ils comptaient toujours peu de blessés ou tués au soir des grands rendez-vous. A la bataille d'Eylau – la boucherie d'Eylau – qui avait fait trois mille morts et plus de quatre mille blessés, sa compagnie n'avait eu à déplorer qu'une vingtaine d'éclopés. Leur engagement dans la bataille avait pourtant été total. A un point tel que certains soldats de La Garde, ce corps d'élite que l'empereur n'engageait qu'en cas d'absolue nécessité, hésitaient à demander une affectation au sein de la compagnie Féraud. Cela faisait jaser. Cela déplaisait. Féraud déplaisait. On était venu lui demander des comptes. On l'avait prié de moins se montrer. L'homme était peu sociable. D'humeur généralement bourrue, sa conversation se limitait à peu de mots. Poussé à l'exaspération, il feignait de dégainer son sabre. Provoquer Féraud était devenu un jeu pour les autres officiers. Sa façon de lever le menton, rétrécir sa pupille et effectuer ce mouvement vif sur la garde de son arme régalaient les autres. Jusqu'à l'excès. L'homme n'étant pas non plus du genre à faire rire de sa personne. Certaines affaires en étaient parvenues à la provocation en duel. Le premier d'une série de quatre avait fait déplacer du monde.

Tout ce que l'escadron comptait de colonels, commandants et capitaines s'était massé autour de la petite clairière autrichienne. On était à une semaine d'Austerlitz,

à la fin de novembre 1805. Il faisait froid pour ces deux hommes en chemise. Enfin pour un surtout, le lieutenant Armand de la Duffelière à qui on prêtait de grands talents de bretteur. Au signal donné par un officier arbitre, les deux protagonistes s'étaient avancés au centre d'un cercle délimité, s'étaient salués comme il était d'usage et avaient adopté une position de garde. Celle de la Duffelière était un parfait exemple d'escrime enseignée au camp de Boulogne : classique et fort conventionnel, les jambes étaient bien fléchies et le bras tenant l'arme en position haute. Celle de Féraud avait de quoi surprendre. Droit sur ses jambes, presque raide, il pointait sa lame vers la poitrine de son adversaire sans toutefois le menacer. La main droite tenant l'arme ne bougeait pas, calée contre sa hanche, légèrement avancée. Il avait placé sa main gauche en appui sur l'autre côté et semblait attendre, comme endormi. L'assistance parlait à voix basse, conversait courtoisement, faisait salon. Un groupe de huit officiers avaient poussé le raffinement jusqu'à apporter du vin de Champagne. L'apathie du combat devenait telle que certains spectateurs s'impatientaient. De la Duffelière, bel homme et fort prisé en cour s'était décidé à engager le fer. Il avait soif de ce Champagne et ce bouffon courtaud l'irritait. Guillaume Féraud était de taille moyenne. Il mesurait tout au plus cinq pieds six pouces. Mais ses bras étaient noueux de muscles. Ses avant-bras, à force de manier le sabre plusieurs heures par jour faisaient penser à deux jambons.

Son adversaire avait voulu en finir. Il s'était avancé d'un pas, souplement puis d'un deuxième et était venu toucher l'extrémité de la lame de Féraud. Il y avait eu un tintement léger de l'acier et avant que quiconque ait compris ce qui se passait, on avait vu Armand de la Duffelière, tomber à genoux, la bouche ouverte et ramasser ses mains sur sa poitrine, le regard en proie à une frayeur extrême. A peine si un éclair de métal avait zébré l'air froid. Pas de bruit, encore moins de cris. Guillaume Féraud s'était recu-

lé de deux pas, avait baissé sa garde et avait semblé attendre. Son adversaire avait terminé sa chute en s'allongeant à plat dos. Il ne paraissait pas mortellement touché. L'officier arbitre avait regagné le centre du cercle et lui avait demandé s'il souhaitait reprendre le combat. Il avait été déclaré que le lieutenant Féraud sortait vainqueur du duel et que les jours du lieutenant de la Duffelière n'étaient pas en danger. D'autres étaient accourus et avaient constaté sa blessure. Une grande estafilade lui partait de la clavicule gauche et descendait en diagonale jusque sous les basses côtes. Du sang avait coulé. La chemise blanche était souillée. Ceux qui connaissaient l'efficacité de Féraud avaient conclu à une grande bienveillance de sa part. Les muscles du torse avaient été à peine entamés. En combat réel, on aurait admiré la chute des tripes de la Duffelière sur ses bottes. L'empoignade entre les deux hommes n'avait pas duré cinq secondes : juste le temps d'un cri. Un coup, un seul ! Tous les adversaires de Féraud n'avaient pas eu cette chance.

Dix années et quelques autres duels plus tard, Guillaume Féraud se demandait ce qu'il allait trouver à Nîmes. Amis ou ennemis ? Il partait en *Terra Incognita*. L'acheminement du courrier étant des plus improbables en ces périodes troublées, il avait péniblement réussi à situer les dernières poches de résistance impériale. Son choix s'était d'abord porté sur Bordeaux, où il avait appris que la garnison avait réservé un accueil des plus réfractaires à la duchesse d'Angoulême. Celle-ci n'avait dû son salut qu'à l'intervention d'un jeune officier. Il n'en demeurait pas moins que se fier à ce simple « fait d'arme » était risqué. Il n'y avait pas, sur place, de général ou d'officier supérieur digne de ce nom pour mener un régiment. Mener à quoi ? Vers quoi ?

Il le sentait bien. Tout le pays se ralliait progressivement à ces rats puants et sans honneur qu'étaient les Bourbons. Il s'était donc décidé à pousser plus au sud. Les régions du Languedoc avaient toujours été réputées pour leur résistance au pouvoir central. C'est alors qu'il avait entendu parler du général Gilly, à Montpellier. Pendant les cent jours, l'homme avait résisté à la population, déjà acquise à la cause royale. Deux de ses hommes y avaient laissé la vie. Les convictions comportaient trop de ferveur, trop de passion pour que cela se passe différemment. Le sang coulait en abondance pour un mot de trop, pour une idée, pour une conception d'idée. Toutes ces campagnes avaient vu tellement de morts, de blessés, d'estropiés que la vie humaine avait quelque peu perdu de sa valeur. Il en était ainsi. Le capitaine Féraud le savait et cela ne le troublait pas. Il avait même accepté l'idée de sa propre mort. Seul l'honneur au combat se plaçait au dessus des hommes et de leur vie : au dessus de tout. Et depuis le déclin de l'empereur, de son abdication le 3 de ce mois de Juillet, l'espoir s'était évaporé et l'honneur avec. Un début de chaos régnait sur le pays. Il n'était plus possible de se fier à quiconque. On ne savait plus vers quel uniforme se tourner. Les compagnons d'armes d'hier n'étaient plus dignes de confiance. Certains n'avaient attendu que cette occasion pour tourner casaque et rejoindre les nouveaux maîtres. D'autres au contraire se faisaient tuer, lyncher sur place plutôt que d'ôter la cocarde tricolore de leur chapeau. Le capitaine se moquait des cocardes, des couleurs et de bon nombre d'idées. Il était, comme il s'était toujours plu à le dire, un guerrier. Les autres étaient des soldats. Lui et quelques hommes de sa compagnie étaient des guerriers. Il en avait vu certains lécher la lame de leur sabre, une fois qu'elle fut retirée du ventre d'un ennemi fraîchement embroché et repartir au combat avec une rage décuplée. De tels exemples, plusieurs fois réitérés et rapportés, avaient suffi à créer une légende. Les hommes de la compagnie Féraud mangeaient le foie de leurs ennemis.

Il n'était pas faux qu'à certaines occasions, quand le ravitaillement avait fait cruellement défaut, comme dans les plaines de la Volga, certains soldats avaient fait cuire sur les feux quelques morceaux de jambes humaines.

En mâchant ses feuilles de menthe avec application, le capitaine se remémorait ces jours particuliers où l'homme était perçu tel un morceau de viande. Il n'avait jamais cédé à cette inclination, même quand la faim l'avait torturé plusieurs jours d'affilée. Il est vrai qu'en tant qu'officier, il avait bénéficié de faveurs liées à son grade. Mais pas toujours. La retraite de Russie, le passage des fleuves – Bérézina, Volga, Niémen – avait vu ces quelques privautés s'effriter, pour disparaître complètement. La Grande Armée était devenue, dans ces moments terribles, une horde de gueux affamés et prêts à tout pour ne plus souffrir de la faim et du froid. On avait mangé les chevaux crevés sur le bord des chemins et quand il n'y avait plus eu de chevaux, on s'était attaqué aux cadavres de soldats. La nationalité importait peu. Sous l'épaisse croûte de glace qui recouvrait tout, la viande d'un homme avait partout le même aspect.

Sa faim du moment quelque peu apaisée, Guillaume Féraud se revêtit rapidement. Il faisait grand jour à présent. Même si le soleil refusait de paraître, il faisait suffisamment clair pour que sa présence puisse être signalée. Il roula sa grande capote pour la fixer derrière la selle, juste contre le sabre qu'il évitait de porter à la hanche. L'éclat du métal pouvait se refléter loin. Il avait convenu de maintenir l'arme dissimulée derrière lui, la garde dépassant légèrement sur le côté droit, prête à jaillir à la moindre alerte. Il possédait en outre deux pistolets cachés dans ses fontes, constamment chargés ainsi que deux couteaux à la lame fine, fixés à l'intérieur de chaque botte. Son adresse au lancer de couteau était au moins égale à celle du maniement du sabre. Il n'avait jamais supporté l'idée qu'un guerrier soit pris au dépourvu, sans armes et sans défenses. Pendant la campagne d'Espagne – la honte